

L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE AU LYCEE

GRANDEUR ET HUMILITE

Conférence prononcée par Jean BARDY le 1^{er} décembre 1998

au CRDP de Clermont-Ferrand

L'enseignement philosophique au lycée, tel est le sujet que je voudrais aborder avec vous ce soir. Pourquoi ? Y a-t-il une raison qui puisse expliquer ce choix ? Certes j'ai enseigné la philosophie au lycée (de Saint-Etienne, de Mont-de- Marsan, puis enfin de Montferrand) et l'on pourrait comprendre que, sevré de ce qui a été la passion d'une vie, le besoin d'en reparler puisse suffire à rendre compte de ce choix.

En réalité mon propos a ses sources ailleurs, dans un ouvrage que je viens de publier aux éditions "L'Harmattan" sous le titre "Bergson professeur au lycée de Clermont-Ferrand", mais qui est en fait un livre, sur l'enseignement philosophique au lycée. Ce livre est né d'une véritable rencontre avec un document exceptionnel, le cours donné par Bergson dans les classes terminales du lycée Blaise Pascal durant l'année 1885-1886, cours en tout point exemplaire à la fois par la maîtrise qui le sous-tend et la volonté de rester simple dans ce qui est, rappelons-le, un cours d'initiation. Ce cours est un authentique manuscrit et le scripteur en est Eugène Estival dont l'écriture ciselée et régulière, appliquée à ne rien omettre d'essentiel contribue à faire de ce document quelque chose d'émouvant, une sorte de "Manuel" au sens où on parle du "Manuel" d'Épictète, c'est-à-dire l'arme que l'on tient en mains ou à portée de mains et qui doit permettre non seulement d'affronter le baccalauréat mais encore la vie elle-même.

Si j'ai donné comme titre à mon propos de ce soir "*L'enseignement philosophique : Grandeur et Humilité*" c'est que tel m'est apparu l'enseignement que Bergson donnait.

Il ne s'agit donc pas pour moi de dire comment on doit enseigner la philosophie au lycée. Je n'ai pas vocation pour le faire et d'ailleurs y a-t-il seulement une réponse à une telle question ? Non, il s'agit plutôt tout en proclamant haut et fort que chacun d'entre nous a son style et qu'il n'y a pas deux professeurs qui procèdent de la même façon, il s'agit donc d'aller à l'essentiel, ce sur quoi tout le monde peut s'entendre, quant à ce que peut être l'enseignement philosophique au Lycée, ses objectifs, ses exigences, ses moyens. Quel sens donner à cette mission qu'à l'instar de Socrate nous avons choisi de remplir?

L'enseignement philosophique de quoi s'agit-il?

C'est d'abord une spécificité du système français.

Il faut tout de suite dissiper une confusion, source de bien des dérives. L'enseignement philosophique n'est pas tout à fait l'enseignement de la philosophie. Dans un pamphlet paru en 1932 Paul Nizan déclarait: "*La philosophie en soi n'existe pas plus que le cheval en soi. Il existe "seulement des philosophies. Ces philosophies sont produites par des philosophes comme il existe trente-six mille espèces de philosophes il existe trente-six mille espèces de philosophies"*.

On voit donc l'impossibilité d'enseigner la philosophie, on risquerait d'enseigner une philosophie (thomisme, hégélianisme, marxisme). Dans ce cas l'enseignement dégénère pour devenir endoctrinement. Car enseigner, cela ne peut pas consister à fabriquer de bons petits thomistes, ou de bons petits marxistes ou etc.

Mais alors, l'enseignement philosophique, de quoi s'agit-il?

Disons que la manière la plus directe de répondre à la question est de distinguer entre ce qu'on appelle philosophie qui est une vision du monde, laquelle est propre en effet à chaque philosophe et le chemin qui y conduit, c'est-à-dire la méthode, le "philosopher" ou encore l'usage de la raison, du "bon sens" cette faculté que nous avons de distinguer le vrai du faux, comme le disait Descartes.

L'enseignement philosophique a précisément pour but d'enseigner à nos élèves notre démarche, de leur faire découvrir cet usage de la raison, le "philosopher", de le leur faire pratiquer de manière à leur permettre de le maîtriser et leur donner ainsi le pouvoir de se délivrer de l'opinion pour s'élever alors à la connaissance véritable, apprendre à conduire sa raison dans la recherche de la vérité ou encore apprendre à "penser", Platon dira même à penser droit.

On ne manquera pas ici de faire des objections :

- L'humanité n'a pas attendu les premiers philosophes grecs - vers le sixième siècle avant Jésus Christ - pour se mettre à penser.
- De la même façon me diront les élèves nous n'avons pas attendu d'être en terminale pour "penser".
- Et tout ceux qui n'ont pas la chance de faire de là philosophie faut-il aller jusqu'à dire qu'ils ne pensent pas?

Certes et que répondre ? Il faut pourtant répondre car si l'on accepte ces objections alors à quoi bon la philosophie et une classe où l'on délivre un "enseignement philosophique" !

Il faut donc insister sur cette éducation de la raison, dire de quoi il s'agit, montrer en quoi ce "chemin" est différent de ceux que la pensée suit d'ordinaire, il faut initier les élèves à notre démarche

Ici, Platon est d'un grand secours, Descartes aussi, car enfin le terme "penser" peut avoir des sens très divers et lorsque nous disons que l'homme (le sapiens sapiens) se définit par la pensée il faut dire, qu'il y a "penser" et "penser". "L'homo habilis" (1,5 à 2 millions d'années) qui se caractérise par ce que

L'on a appelé la "culture des galets aménagés" est déjà capable d'une forme de "penser" puisque la taille d'un galet suppose que l'on ait une idée, fût-elle vague de ce que l'on veut en faire ; il faut donc projeter dans un avenir le geste, l'opération que nous accomplirons avec ce galet..., et cela en un certain sens n'est-ce pas penser ? Il faut aussi le garder par devers soi et non pas l'abandonner quand on a fini d'en user.

Mais revenons à Platon pour mieux cerner le "penser" du philosophe.

1. La caverne et l'évasion du prisonnier: Platon "République"

Tout le monde ici se souviendra de la célèbre allégorie qui ouvre le livre VII de la "République". Des prisonniers enchaînés depuis leur naissance dans une caverne et condamnés à ne voir, projetées sur le fond de cette caverne, que les ombres des objets qui défilent derrière eux. Ces ombres étant projetées par un feu (le soleil) qui se situe loin derrière eux.

C'est une sorte de théâtre d'ombres que nous présente Platon.

Les prisonniers sont donc dans l'illusion puisqu'il prennent les ombres pour les objets eux-mêmes, "les apparences" pour "la réalité véritable".

"Étrange tableau, étrange prisonnier" s'exclame l'interlocuteur de Socrate!

Et Socrate de lui répondre: "ils nous ressemblent". Nous aussi nous ne connaissons que des "ombres". Comment cela?

Voyons l'admirable commentaire d'Alain à ce sujet:

"Étrange condition que la nôtre, nous ne connaissons que des apparences et l'une n'est pas plus vraie que l'autre... Mais si nous comprenons cette chose qui apparaît alors quoiqu'elle n'apparaisse jamais par elle toutes les apparences sont vraies."

Le texte peut au premier coup d'œil paraître énigmatique mais il s'éclaire tout à fait avec l'exemple qui suit et qu'Alain ne manquait jamais de prendre.- le célèbre exemple du cube.

Soit un cube de bois, chacun d'entre vous en a une perception et il y aura autant de perceptions qu'il y a de personnes dans cette salle. Aucune de ces perceptions n'est la même car personne n'est à la même place ; aucune n'est LE CUBE. Et en un sens toutes ces perceptions sont fausses. Mais si "nous comprenons" avec notre entendement, notre intelligence ce qu'est le cube en soi, et sa vérité, le CUBE que personne n'a jamais vu et ne verra jamais alors par lui toutes les apparences deviennent vraies. Il les fonde.

La connaissance sensible... ne nous donne que des OMBRES.

La connaissance par la RAISON... nous livre les REALITES véritables (deux degrés de ce savoir doivent être distingués nous .y viendrons tout à l'heure).

Et l'on sait que Platon distinguait deux mondes, le sensible (apparences, illusion) et l'intelligible (réalités véritables, les idées). Ici ce sont deux degrés de l'être qu'il distingue.

En fait il n'y a pas deux mondes, il n'y en a qu'un, celui dans lequel nous vivons, l'autre est intérieur. Mais la connaissance du monde dans lequel nous vivons exige "ce long détour par l'intérieur". Insistons un peu sur ce "long détour" car c'est en fait cela la démarche à laquelle nous initiions nos élèves.

Socrate réclame que l'on délivre le prisonnier, que l'on brise ses chaînes et qu'on le contraigne à tourner son regard du bon côté, du côté de la lumière. Opération douloureuse, il sera ébloui, par la lumière mais opération nécessaire pour "passer du songe à la réalité de la veille" (le politique).

C'est alors en effet qu'apparaissent les "degrés du savoir", car s'il y a des degrés de l'être (apparence et réalité) il y a aussi des degrés du connaître : opinion - diavoia (raison déductive longues chaînes de raisons) noésis (raison plutôt intuitive, vision directe).

Il faut se souvenir en effet que dans la célèbre allégorie la leçon de Socrate et qu'il faut apprendre à tourner son regard du bon côté. L'enseignement philosophique s'efforce de contraindre les élèves à tourner leur regard du bon côté, c'est douloureux, ne serait-ce que parce que cela nous met en situation d'avoir à changer nos habitudes, notre vie, nos manières de penser. Mais c'est à ce prix que l'on parvient à " penser droit", et lorsque au livre X de la République après le récit des aventures d'outre-tombe d'Er le pamphylien, Socrate donne un dernier conseil il ne dit pas autre chose "travaillons à penser droit afin de faire un bon choix".

Platon ne serait pas ici le seul guide. Descartes, pour ce qui nous importe, nous conduirait aux mêmes conclusions, .Peut-être y viendrai-je tout à l'heure dans la discussion.

2. "Le cavalier français qui partit d'un si bon pas". Descartes "Méditations métaphysiques"

Première MÉDITATION : "abducere mentem a sensibus" détacher mon esprit des sens.

Le projet : trouver quelque chose de ferme et de constant dans les sciences.

La méthode: le doute.

Le risque le scepticisme c'est-à-dire le naufrage de la vérité (l'homme serait donc la mesure de toute chose). Vient ensuite la mise en œuvre du doute, aride, sévère, d'une extrême rigueur!

Le doute naturel (raisons naturelles de douter).

Erreur des sens.

Argument du rêve.

Arbitraire de toute combinaison.

Dès lors la connaissance sensible est d'un bloc rejetée dans le domaine du douteux.

Le doute métaphysique : une certaine idée que j'ai en moi d'un être souverainement bon et tout puissant. Fiction du malin génie. Toute connaissance, non seulement sensible mais encore intelligible

se trouve mise hors jeu. Plus rien n'est certain. C'est ce que l'on a appelé le moment du scepticisme provisoire.

Deuxième MEDITATION

C'est la découverte de la première certitude le COGITO; je pense, je suis, j'existe. Puis, je suis une chose dont toute la nature n'est que de penser.

Mais le cogito n'est encore qu'une certitude. Elle a besoin d'être fondée pour être alors vérité.

La "troisième méditation" en remontant jusqu'au dieu véracement fondement de toute vérité fera basculer le cogito dans le domaine des vérités. Descartes est désormais sorti de l'impasse dans laquelle on pouvait craindre qu'il se perdît. Là encore apparaît notre démarche.

La philosophie est libératrice et c'est en nous engageant sur la voie des fondements qu'elle nous libère de l'opinion des idées toutes faites, des sens, des préjugés et nous oriente vers la vérité.

Pour conclure ce premier point:

a) L'enseignement philosophique a comme objectif essentiel de conduire nos élèves sur cette route qui se détourne des apparences et de l'opinion pour, non pas les rejeter à tout jamais, systématiquement, mais en rechercher les fondements de manière à pouvoir juger de leur bien fondé, c'est-à-dire de ce qui en rend raison, de ce qui leur donne sens et valeur.

b) Le second objectif (je ne fais que le signaler) c'est tout de même de leur montrer que ce long détour n'a de sens que si l'on revient à ce monde d'apparences, qui est notre monde, celui où nous devons vivre et œuvrer.

Dans une de ces formules dont il a le secret G. Steiner assigne à la philosophie le dessein de nous contraindre "*à un ménage systématique dans le débarras de notre esprit*".

Nous avons donc d'un côté la méthode, la quête des fondements: la montée de la pente rude et escarpée dont parle Platon - le dessein pénible et laborieux dont parle Descartes dans la première méditation

De l'autre, une certaine manière d'exister, à la lumière de ce que nous a révélé la méthode.

Comme tout enseignement, l'enseignement philosophique exige un contenu. Il est constitué, entre autres, par un programme de notions qu'il, conviendra d'analyser, de problématiser, à partir des grandes œuvres qui sont à méditer, à comprendre, à dépasser aussi. Elles nous aident, en tout cas, à saisir la démarche du philosophe, ses errances parfois.

C'est en ce sens que le cours d'un professeur de philosophie est comme un parcours qu'il propose à ses élèves et qui est censé les conduire à la maîtrise de cet usage de la raison qui deviendra au fil des jours, de leurs doutes, de leurs refus et de leurs adhésions, leur propre parcours.

Je dirai simplement deux ou trois choses sur le "Cours" de philosophie en terminale de lycée pour clore cette première partie

Nous reviendrons peut-être dessus pendant la discussion, je le souhaite en tout cas

- Il est nécessaire, c'est une présence charnelle et donc vivante de la philosophie.

- Il est bien sûr destiné à permettre à un candidat de franchir avec succès l'épreuve du baccalauréat mais surtout il est destiné à assurer de manière tout à fait spécifique la formation de l'homme. Aider nos élèves à finir de grandir. En effet la pratique acquise en terminale vise permettre à nos élèves d'exercer toutes leurs responsabilités dans leur vie, professionnelle, civique, domestique... L'enseignement philosophique est beaucoup plus qu'une discipline d'examen, c'est une dimension de la culture propre à favoriser la naissance et à progression de l'humanité.
- Un cours de lycée ne saurait donc en aucun cas ressembler à un cours de faculté. La classe de philosophie est une classe d'initiation ce qui veut dire que tout élève doit y trouver l'occasion et les moyens d'accéder à la réflexion apprendre à penser philosophiquement, sortir de l'opinion ou encore "à faire d'opinion vérité". Notre objectif n'est pas de former de futur professeur de philosophie, mais, de donner à la formation de l'homme sa dimension dernière.

Grandeur et Humilité

Grandeur et humilité de l'enseignement philosophique, tel est le titre que j'ai donné à mon propos. Il est temps de préciser pour finir et l'une et l'autre.

Grandeur de l'enseignement philosophique ! Pourquoi ? En quoi? Humilité de l'enseignement philosophique Pourquoi ? Et en quoi?

Grandeur, tout simplement parce que la conscience qui accède à la réflexion philosophique et emprunte cette route au bout de laquelle se dévoile le vaste panorama des idées ne peut plus voir le monde avec les mêmes yeux. Les questions fondamentales qu'elle se pose font que son propre rapport au monde se trouve modifié. C'est un peu comme une seconde naissance. Quelque chose comme une opération conversion par rapport à ce qui n'était qu'un style vital et qui devient désormais une attitude existentielle.

Jusque là la vie s'était déroulée sous l'égide de la raison sans doute mais ainsi que le note et l'explique Husserl dans la Crisis (1935) "*La raison est un vaste titre*". Le logos peut poursuivre des fins très diverses en changeant de sens (au sens de direction) changer du même coup de sens (au sens de signification). Alain remarquait toujours à propos de la célèbre allégorie du livre VII de la République: "*On peut aller en deux sens travers les idées. On peut descendre de l'hypothèse aux conséquences en prenant l'hypothèse pour vraie, on marche alors vers les applications; mais on peut et même on doit si l'on prétend à l'honneur de penser remonter vers ce qui est premier et catégorique. C'est voir ou entrevoir ou tout au moins soupçonner l'esprit source des idées.*" Cette seconde démarche, "remonter vers..." est le point de départ, l'envol du "Philosopher".

Husserl de son côté, et dans un tout autre contexte, opère une distinction essentielle entre la raison qui représente un nouveau degré dans l'animalité, précisément celui qui oppose le sapiens sapiens à la bête (au sens où l'on a dit que l'homme est un animal raisonnable) et... la "raison philosophique" qui

représente un nouveau degré dans l'humanité.

Or l'existence humaine et avec elle l'humanité ne peut se réaliser pleinement, être à son zénith qu'en se choisissant des normes idéales, en tentant d'entreprendre des tâches infinies et cela n'est possible que dans l'universalité absolue, universalité qui est par avance contenue dans l'idée même de la philosophie laquelle précisément est comme une fenêtre ouverte sur cet horizon au bout duquel se profilent les fondements.

L'absolu c'est ici ce qui fonde et... qui n'est lui même fondé par rien. Le soleil de Platon, l'anhypothétique.

Bien sûr il y a dans notre culture bien autre chose que la philosophie mais ce que veut exprimer Husserl c'est que cette philosophie authentique, celle qui porte en elle quelque chose comme une exigence d'absolu, est la condition de possibilité d'une humanité pleinement humaine à laquelle nous aspirons. Or précisément c'est sur les bancs de la terminale, dans cet univers tout à fait exceptionnel, qu'est la classe de philosophie que se pratique l'initiation à l'usage de cette raison philosophique. Il faut du temps pour que se déchire le voile du sensible et pour qu'apparaisse dans sa majesté ce besoin d'absolu, cette quête nécessaire d'un fondement radical. Il faut aussi du travail. Mais sans que cela se produise au même moment pour tout le monde, on sent bien, vers la fin du premier trimestre ou le début du deuxième ce déclic que chaque élève, à son rythme, peut espérer.

Nous sommes, dit Husserl, au début de la "*Crisis*" les "*fonctionnaires de l'humanité*". Nous avons une responsabilité en tant que philosophe à l'égard de "*l'être véritable de l'humanité*". Et chaque homme devrait pouvoir accéder à la philosophie, c'est-à-dire à l'excellence de sa raison.

C'est cette responsabilité, dans sa prise de conscience d'abord, puis plus tard dans l'existence de chacun d'entre nous et donc dans sa mise en œuvre, qui est l'enjeu de cette initiation qui se pratique en classe et qui pourra peut-être garantir nos initiatives d'homme (domestiques, civiques, etc.).

Ici éclate la grandeur de l'enseignement philosophique : ouvrir de jeunes esprits à ces chemins, faire naître et cultiver cette dimension philosophique de la raison. Voilà une mission passionnante et grande. Voilà en quoi consiste cette deuxième naissance. Et ici tel un Socrate, accoucheur des esprits, tout comme sa mère, Phénarète accouchait des corps, nous avons la tâche immense de poursuivre la formation de ceux qui nous sont confiés. Nous avons à leur enseigner le chemin des "pourquoi" que la vie, le monde dans lequel nous sommes appelés à vivre, ne sauraient manquer de poser. Tout cela en n'oubliant jamais que c'est la découverte et l'éducation de cette raison philosophique qui s'est levée dans le ciel de l'Attique il y a 2500 ans qui constitue l'essentiel de l'enseignement que nous avons choisi de donner.

Alors, grandeur ? Je réponds "oui". Indiscutablement. Mais du même coup on ne peut manquer d'apercevoir le sentiment d'humilité qui accompagne inmanquablement cette réponse. Le professeur de philosophie doit en effet, à mon sens, savoir rester humble et néanmoins garder sa foi en l'homme

et surtout dans les petits d'homme car l'école est le laboratoire de l'humanité et nous n'aurons jamais que l'humanité que nous aurons su choisir d'avoir.

Pourquoi ce sentiment d'humilité ? Et jusqu'ou ?

Depuis la naissance de la philosophie dans les premiers comptoirs grecs d'Asie mineure peut-on dire que l'humanité ait progressé en sagesse ? Bien difficile de donner une réponse et d'ailleurs ce n'est ni le lieu ni le moment de faire un bilan.

Mais considérons seulement notre siècle : deux tueries mondiales, des actes de barbaries monstrueux, inqualifiables, le triomphe de l'inhumain, et qui plus est la congruité intime et avérée de l'humain et de l'inhumain. Comment comprendre en effet que des hommes capables d'écouter le soir Bach ou Haydn puissent le lendemain matin torturer, assassiner, massacrer dans des conditions d'une insupportable sauvagerie ? Comment comprendre, aujourd'hui, alors qu'un demi siècle à peine s'est écoulé depuis la shoah, le retour des génocides, comment comprendre le Rwanda, comment comprendre le Kosovo, comment comprendre cette montée sanguinaire et folle des intégrismes un peu partout dans le monde, les relents nauséabonds et inquiétants de fascisme.

Oui il faut savoir rester humble et ne pas tomber dans une attitude très naïve et peut-être même dangereuse qui consisterait à croire que la philosophie va sauver le monde.

Il reste cependant que ce n'est qu'en continuant, avec conviction, d'enseigner et de travailler à l'éclosion de la raison philosophique, celle qui tourne son regard vers les fondements, à l'émancipation des consciences, que nous pouvons espérer un progrès. L'humanité avance lentement, c'est vrai et aujourd'hui face aux moyens très sophistiqués de destruction dont dispose l'homme il faut presser le pas mais là encore Husserl nous invite à ne pas lâcher prise, il nous invite à combattre la lassitude, le découragement, le désespoir qui peut s'emparer de nous et venir hypothéquer notre foi dans ces buts lointains et infinis. Mais, me direz-vous, que vient faire ici la "raison philosophique" ? Elle nous enseigne à ne pas se laisser bernier. Humilité ne signifie pas forcément tiédeur ou résignation mais plutôt lucidité. Tout est possible, le meilleur mais aussi le pire. La philosophie en éveillant notre inquiétude devant les dangers qui guettent l'humanité nous rend notre lucidité et nous enseigne que notre avenir dépend de nous. Personne ne veille pour nous assurer un Happy end.

Cf. les dernières lignes des "Deux sources" ou Bergson déjà approchait cette idée en 1932 : *"L'humanité gémit sous le poids des progrès qu'elle a faits, elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle"*. C'est pourquoi l'enseignement philosophique demande à être protégé et défendu lorsqu'il est en danger. Mais le regain d'intérêt pour la philosophie qui se manifeste aujourd'hui est peut-être de bon augure, peut-être le début de cette renaissance que souhaitait Husserl.

J'ajouterai en outre que, dans l'enseignement, on ne sait jamais comment germe ce que l'on a semé. Il faut donc accomplir quotidiennement sa mission en se sachant privé d'avance du pouvoir d'en mesurer l'effet, la portée. C'est un peu frustrant et cela aussi demande une certaine humilité. Nous sommes les

apôtres de ces fins infinies, de ces valeurs universelles dont je parlais tout à l'heure. Nous sommes, pour reprendre l'expression de Husserl, les "*fonctionnaires de l'humanité*".

En éduquant la raison de nos élèves en permettant à la raison philosophique de transparaître dans les consciences et de remplir son office nous participons à cette tâche immense, conduire l'humanité à sa "fin", je veux dire son "Telos", son but ultime. Tâche infinie et qui reste par conséquent forcément ouverte.

Cette humilité devant l'ampleur de la tâche, qui, souvent, le matin en arrivant dans sa classe, saisit celui qui a choisi d'enseigner la philosophie lui signifie aussi que l'acte d'enseigner est incompatible avec le goût et l'exercice du pouvoir.

Enseigner c'est sans doute exercer une influence, mais c'est l'exercer comme un maître (latin magister) et non comme un gourou (ici ce serait plutôt le latin dominus).

Enseigner c'est ouvrir le sens aux autres, leur donner les outils pour penser leur existence et celle du monde dans lequel ils vivront et pour cela il faut beaucoup les aimer.

Georges Steiner a très bien dit cela : "*J'ai eu de la chance avec mes professeurs. Ils m'ont laissé persuadé que, sous sa forme la plus haute, la relation de maître à l'élève est une allégorie en acte de l'amour désintéressé*". C'est sans doute là un des éléments déterminants dans l'installation d'un certain climat, si important dans la classe de philosophie : haute exigence mais toujours aussi grande bienveillance.

Conclusion

Je le disais en commençant, Bergson est à l'origine de ce que j'ai essayé de dire ce soir, il en sera aussi le point final.

L'enseignement philosophique est, je l'ai dit, une "éducation de la raison". Bergson comme tant d'autres avant lui a su insister sur ce point. Ce qui me plaît chez lui c'est qu'il l'a fait d'une manière assez inattendue et pour le moins originale.

C'est en effet dans ses discours de distribution de prix que nous allons le trouver. Par trois fois Bergson fut amené à prononcer ce qu'on appelait le discours d'usage, discours de circonstance prononcé devant un auditoire pressé de partir en vacances et que l'orateur s'efforçait généralement de rendre drôle et en tout cas bref. Or Bergson en a toujours fait des "moments de paroles" où sa pensée s'exprime avec force et sur des points essentiels. Il en a fait une ultime leçon donnée à ses élèves en partance puisque désormais bacheliers et aussi à tous les autres dont il allait retrouver quelques-uns une fois la parenthèse estivale achevée.

On pourrait d'ailleurs résumer en disant qu'à chaque fois, sur des thèmes différents (la spécialité, Angers 3 août 1882 ; la politesse, Clermont-Ferrand 5 août 1885 ; le bon sens, concours général

30 juillet 1895) à chaque fois donc il a voulu dire à ses élèves : sachez toujours dans votre vie penser votre pensée, penser vos engagements, il a voulu montrer combien la philosophie et donc l'usage de la raison, du bon sens sont les garants de la vérité, de la justice et de la liberté.

Enfin, Bergson a su insister sur cette idée absolument essentielle que l'usage du bon sens ne va jamais sans cette réserve d'énergie qui le seconde et qui se nomme la "force du vouloir" et la "passion des grandes choses".